

Les poètes et le roman

Volume 7, Number 6 (42), November–December 1965

Roman 1960-1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60006ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1965). Les poètes et le roman. *Liberté*, 7(6), 508–521.

les poètes et le roman

A quelques poètes qui n'ont pas encore manifesté l'intention d'écrire des romans, nous avons posé cinq questions; il sera intéressant de comparer ces témoignages avec ceux que nous donnent dans une autre section de ce numéro Jacques Godbout et Georges Cartier.



LIBERTE :

Etes-vous attiré par le roman ? Si oui pourquoi, sinon pourquoi ?

PAUL CHAMBERLAND :

Je suis obsédé par le désir d'écrire un roman. Pourtant, toutes les fois que j'ai tenté de passer à l'acte, je ne savais plus ce que je recherchais. La magie enveloppante, tyrannique du récit ? La reproduction indéfinie du détail qui forme le tissu romanesque comme il le ferait d'un monde *suffisamment* semblable au nôtre (le roman est réalite) mais livré à l'irruption du merveilleux, quel que soit le mode de cette irruption ? Le roman qui me fascine le plus à cet égard, et de loin, est *LES SOMNAMBULES* de Hermann Broch.

Pourtant, rien ne me paraît plus futile, sinon ignominieux, que de vouloir écrire, que d'écrire un "bon roman". Je m'empresse d'ajouter que je ne refuse nullement, ici, l'habileté. Au surplus, que recouvre donc ce mot ? De toute façon, cette dimension du roman me paraît en elle-même dépourvue d'intérêt.

Est-elle nécessaire ? Alors qu'on s'efforce, sans plus, d'en manifester. L'intérêt littéraire, je veux dire carrément un intérêt moral, est au-delà.

Ce qui m'importe, d'un roman ou de tout autre écrit, c'est qu'il éclaire, illumine ma condition. Ce que j'ai avant tout recherché, en poésie, c'est "constituer une expérience", pour emprunter le mot d'Alain Jouffroy; ici, comme ailleurs, les "recherches formelles" ou les "expérimentations", privées pour elles-mêmes, me paraissent un vain succédané de la volonté ou du besoin de dire. Je ne peux m'empêcher de croire que *relater* une expérience est un acte *hors* littérature. Bien sûr, la relation d'une expérience peut fournir un utile prétexte, un précieux support au délire romanesque.

Ce que je recherche avant tout, en lisant un roman, c'est la poésie. Mais attention, j'abhorre le roman dit "poétique". La poésie de roman, c'est autre chose. Chez Proust aussi bien que chez Burroughs (particulièrement celui du *NAKED LUNCH*). Elle m'éblouit lorsque Balzac me décrit avec minutie voire avec lourdeur la pension Vauquer. Elle opère efficacement à travers le discours plat, c'est-à-dire bi-dimensionnel et pseudo-objectif d'Alain Robbe-Grillet.

Le romanesque ni le poétique ne m'intéressent pour eux-mêmes. Me passionne bien davantage ce qui, tour à tour, les rassemble et les distingue : *autre chose* qui se laisse difficilement circonscrire. J'entrevois un langage polydimensionnel, une polyécriture qui satisfasse pleinement le désir d'une expérience totalisante. Ne rien disqualifier, du délire ni du reportage.

GATIEN LAPOINTE :

En général, le roman décrit, traduit, raconte. Ça me barbe. Et puis je ne sais pas raconter moi-même, et ça m'ennuie. C'est du temps perdu pour moi. Je préfère écrire, c'est-à-dire essayer de trouver quelque chose à décrire qui prend beaucoup de temps et qui ne mène guère loin. Ecrire pour apprendre, pour découvrir, pour se découvrir. Ecrire pour faire dire à la vie, avec des mots, ce qu'elle ne peut pas exprimer elle-même. Ecrire pour aller plus loin. Ecrire parce qu'on ne peut pas faire autrement et qu'il faut qu'on fasse quelque chose parce que sa vie est en danger. La seule bonne inspiration ne vient-elle pas d'un

danger extrême ? Le meilleur chapitre ou le meilleur poème ou le meilleur dialogue est celui qui a été écrit sous une menace. Le reste, c'est pas sérieux, on peut le dire de vive voix — ou dans un roman.

Ce qui peut m'intéresser cependant dans un roman c'est d'une part la démarche de l'auteur, mais dès que je sais où il veut en arriver et les moyens qu'il emploiera je ferme le livre — et l'auteur habituellement jette très vite ses atouts. Il y a aussi les moments de vérité, les passages de poésie à l'état brut qu'on peut y trouver : des images, des battements de coeur, des pensées, des bonheurs d'expression. Mais la plupart du temps il faut se taper 50 pages avant de trouver une étincelle.

J'en lirais davantage, des romans québécois, si le sujet était plus souvent une véritable confrontation de personnages, la recherche d'une vérité à trouver à tout prix, s'il y avait une urgence intérieure, s'il y avait pour l'auteur un danger de vie ou de mort, si la page ou les mots du romancier brûlaient ou me brûlaient. Un beau livre peut nous décourager à tout jamais d'écrire, il peut nous mettre une plume à la main aussi.

Les genres littéraires, au fond, qui peuvent donner ce que je demande ce sont la poésie ou le théâtre. Quelque chose qui flambe devant moi et qui se crée au fur et à mesure du souffle et des mots. Quelque chose de vif. Quelque chose qui vole. L'Histoire m'intéresse un peu plus : c'est du vivant qui a été mais qui ne leurre pas. Et le réel c'est toujours captivant. L'essai aussi. Mais ce qui me passionne le plus ce sont les journaux intimes. Un être qui se fait sous nos yeux, avec ses hésitations, ses ruades, ses fièvres, ses doutes, ses éclairs soudains; toutes les faces enfin de sa difficulté d'être. Un homme en marche. Un homme en devenir. Un homme qui tantôt parle très vite, d'une façon elliptique, et qui tantôt fait la route à pied, lentement, lyriquement, parce qu'il ne peut pas sauter.

FERNAND OUELLETTE

Non. Je me sens impuissant à évoquer quoi que ce soit se développant dans le temps. J'ai un curieux esprit qui va d'une intuition à l'autre. Je ne découvre pas vraiment à travers une démarche : je vois. Sans l'éclair de cette intuition, je n'écris

pas. (Même mes essais émergent originellement de l'intuition.) Or le poème est précisément l'expression par excellence de la synthèse. Cette forme me convient parfaitement.

YVES PREFONTAINE

Si l'on se réfère à l'étymologie du mot poésie, (étymologie d'ailleurs galvaudée tant par certains mystagognes du verbe que par ses ennemis) est poétique tout acte qui met aux prises la conscience de l'homme et son besoin de perpétuer cette conscience dans une forme donnée. En ce sens une oeuvre de Bach ou de Couperin, de Webern, l'extraordinaire "Château de Barbe Bleue" de Bartok, une révolution sociale, une motocyclette japonaise sont autant de poèmes dans la mesure où ils font l'homme, le recréent, l'obligent à un dépassement à long terme, irréversible de lui-même et nous donnent de sa "longue marche" à travers son temps, *le temps humain*, une vision lyrique, condensée ou, au contraire explosée comme cette très belle et très affreuse bombe de 50 mégatonnes.

Vous me demandez si en tant que poète je suis attiré par le roman. Question à la fois intéressante (du moins sur le plan documentaire) et oiseuse à mon ouïe... Voici pourquoi.

Quand on s'adresse à moi en tant que poète, je me sens un peu mal à l'aise. D'une part, justement à cause du galvaudage dont ce terme est la proie, et en second lieu, parce que j'ai, pour l'acte d'écrire en général et d'écrire un poème en particulier, un respect quasi-religieux, mais d'un sentiment religieux qui, avec le temps, est passé de la furie démiurgique à une vision plus humaine, et donc, à une cosmicité que je crois plus approfondie, plus proche de l'essentiel, moins centré sur le nombril d'un Verbe de Cabale... Il est bon qu'Ego se dissolve du côté de chez autrui, que Promothée lise un peu les philosophes Zen. ("La pire guerre contre l'Esprit est celle du Pour et du Contre")

Tout cela pour signifier que par une sorte de pudeur, je préfère qu'on me considère comme simple écrivain, un écrivain dont le vice premier est d'écrire des poèmes ou des ouvrages à facture poétique.

Le poème est toujours à la fois plus et moins que ce qu'il veut dire. C'est pourquoi le poète-Narcisse et tous les Narcisse

me font horreur, quelqu'ils soient et quelque soit leur moyen d'expression ou leur discipline, artistique, scientifique.

J'ai la naïveté de leur préférer l'homme et ses beautés, l'homme et ses meurtres, celui qui n'a de cesse de chercher, de s'inquiéter sans perdre de vue que c'est le point de départ qui compte, et non le point d'arrivée, qu'il n'y a pas de point d'arrivée, et que face à toutes ces distances que nous avons à parcourir, quel que soit le pôle où nous nous dirigeons, il faut tirer un minimum d'humilité. Ce qui n'invalide en rien l'oeuvre d'écriture (poétique, romanesque, ou poétique-romanesque), ce qui ne la sacre pas non plus de façon hypostatique par rapport, disons, à la cybernétique. Evidemment les valeurs de Narcisse sont plus aisément monnayables. Mais je n'ai que faire des pourboires empoisonnés qu'on en peut tirer . . .

Ceci dit, je tiens à préciser que je ne vois pas de contradiction entre l'expression poétique et l'expression romanesque à partir de la conception que je me fais (qu'on a conçu bien avant que je visse le jour, devrais-je dire . . .) du roman, un roman *unitaire* dans lequel toutes les formes littéraires se confondraient (avec, pourquoi pas, références aux formes musicales actuelles), se marieraient comme les multiples branches d'un même tronc, le langage. Roman unitaire dans la même voie que cette *anthropologie unitaire* (synthèse des Sciences de l'Homme) dont parlait récemment le politicologue Meynaud. Et quand je songe à Joyce, à Durrell, à Ernest Junger, à Julien Gracq, je ne puis m'empêcher de trouver fastidieuse ou tout au moins, définitivement dépassée cette dichotomie roman-poésie, dans un monde qui se dirige vers des moyens d'expression totaux, dont certains nous demeurent peut-être insoupçonnés ou que nous commençons à peine d'entrevoir.

J'ai sur la planche deux manières de "romans", deux "récits" que j'espère mener à terme (le temps . . .) si nos hivers me prêtent vie . . . Il va sans dire que, n'ayant pas de l'écriture la même conception rythmique que celle, par exemple, de mon camarade Claude Jasmin, je ne suis pas encore pris d'une panique orageuse pour courir le Prix du Cercle du Livre de France . . .

Une dernière remarque : on a oublié ce que contient de force le vieux mot "dit", ce que contient d'ontologiquement totalitaire le verbe *dire*. J'aimerais concevoir mes futurs ou hypothéti-

ques romans comme des "dits". Le dit d'Hiroshima, par exemple. D'ailleurs, c'est peut-être au cinéma, dans la mesure où il échappe aux impératifs commerciaux qu'appartient le rôle inouï de faire la synthèse. Parmi les plus beaux romans-poèmes que j'ai "lu", entendu, vécu, senti : LE SEPTIEME SCEAU, de Bergman, LE DESERT ROUGE, d'Antonioni tous les Kobayashi et particulièrement son KWAIDAN, plus frais à ma mémoire, et digne du LIVRE DES MORTS EGYPTIENS, ou de l'épopée de Gilgamesh, ou de la Bible, ou des romans de Miller.

J'écrirai des romans. Je souhaite qu'on n'en dise pas qu'ils seront des poèmes avortés en même temps que des romans manqués.

LIBERTE :

Quelle place accordez-vous au roman dans la littérature canadienne ?

PAUL CHAMBERLAND :

Je n'en sais rien. D'ailleurs je ne m'en soucie pas. Une seule chose m'importe : qu'il y ait de véritables ouvrages; romans ou pas, qu'ils soient signifiants, qu'ils soient généreux. Après tout, de *POUR LES AMES* ou de *L'INCUBATION*, puis-je établir une priorité ? Je constate, fort banalement, que nous sommes plus difficilement romanciers que poètes. Cela tient, je crois, à l'absence de réalité qui nous caractérise comme communauté culturelle. Le roman, plus que la poésie, doit faire part à l'événement. Or l'Événement qui nous donne (au subjonctif) une histoire n'a pas encore eu lieu. Ou, peut-être, est-ce lui qui déjà se condense à la façon d'une masse nuageuse depuis 1960. A quand l'orage et la détonation ? Si l'on doit parler d'un échec du roman, j'en situerais, sinon la cause, du moins la structure archétypale, le trauma d'origine, quelque part au détour de 1838, après l'effondrement de la balbutiante république du Bas-Canada : l'Événement faillit naître ! Motif extra-littéraire ? Je ne fais qu'indiquer (pas de RCMP dans les environs ?) l'interminable répétition d'un lapsus qui désorganise insidieusement nos discours litté-

raires jusqu'à aujourd'hui; lapsus dont j'emprunte à Godbout la formulation la plus claire qu'il nous fut donné d'arracher à la confusion pré-natale : *le couteau sur la table*.

GATIEN LAPOINTE :

Ici, au Québec, le roman semble être allé moins loin que la poésie, que la peinture, ou que la musique même. C'est dommage, car le roman a ici une réputation et une vocation qu'il a perdues dans des pays plus vieux et plus civilisés. Faire de la poésie ici ce n'est pas ce qui est le mieux vu de la part du public, mais faire des romans c'est un peu moins fou, ça passe, au moins ça peut faire de l'argent. D'autre part, le romancier québécois peut être sûr de jouer un certain rôle sur l'opinion, la conscience, la morale ou le langage même de ses lecteurs. On n'en est pas encore à ce stade de civilisation où comme en France par exemple on s'attache presque uniquement aux valeurs littéraires d'un livre. Non seulement notre pomme n'a pas commencé à mûrir mais elle n'a pas encore fini de "profiter". Notre littérature est plus souvent encore l'expression d'un instinct que d'une conscience. Elle commence, elle peut tout, elle a tout l'avenir. Mais si le romancier a la certitude que son livre sera lu et compris dans une certaine mesure, le poète, lui, sait qu'il parle dans le désert, et il continue malgré tout. C'est dur et c'est triste. Il faut du courage en Christ.

FERNAND OUELLETTE :

La place qu'il pourra prendre par sa qualité.

YVES PREFONTAINE :

Je me sens relativement mal placé en tant, justement, qu'écrivain "poétisant", pour situer l'importance qualitative du roman dans la littérature "canadienne". (Une fois de plus je vous demande : de quel Canada parlez-vous ? Mais je crois deviner, à travers cette confusion courante et parfois volontaire, qu'il s'agit de *notre* littérature.)

On a accoutumé de dire, avec raison je crois, que la culture québécoise s'est d'abord exprimée à travers la peinture contemporaine (Pellan, Borduas, Riopelle, Barbeau et les autres auto-

matistes), puis dans la poésie (depuis l'inévitable Saint-Denys Garneau). Le roman québécois, si l'on fait exception de quelques rares oeuvres de Langevin, Bessette, et quelques autres) était jusqu'à fort récemment d'une timidité désarmante. C'était un roman castré. Or il arrive ce phénomène extraordinaire et qui ne fait que confirmer la relation dialectique oeuvre-d'art-société. Nous assistons à un déblocage de ce mode d'expression fondamental qui ne fait que refléter celui dont la société québécoise toute entière est le théâtre. Le roman est en train de prendre la place qui lui revient dans une culture normale, ou plus précisément, qui aspire à une normalité minimale. Si l'on essaie de regarder d'un peu haut l'évolution récente du roman québécois, on ne peut s'empêcher de constater la coïncidence remarquable entre son explosion, tant sur le plan qualitatif que quantitatif, et les transformations sociales relatives issues du changement politique de 1960 (même si les résultats actuels nous déçoivent) et surtout l'"impact" des bombes du F.L.Q. Qu'on soit pour ou contre ces bombes, là n'est pas le problème. Elles ont imprimé sur l'inconscient collectif québécois une marque certaine, *a fortiori* sur ceux qui ont pour mission de penser et de créer. Est-ce un hasard si les romans les plus valables de Jasmin, les nouvelles de Renaud, les numéros les plus signifiants de la revue "Parti Pris" sont postérieurs à ce que l'on sait ?

Dans la mesure où il y aura politisation du peuple québécois, l'osmose naîtra alors entre un peuple inexprimé et cette "élite" timide et tremblante qui nous sert d'intelligentsia. Alors le roman québécois de même que nos autres moyens d'expression, de même que nos universités, etc., etc., ne pourront que s'en mieux porter.

LIBERTE :

Quelles vous semblent être les meilleures qualités et les plus grandes faiblesses du roman canadien actuellement ?

PAUL CHAMBERLAND :

Cette question m'embarrasse. Elle m'embarrasse parce qu'elle me conduit plutôt hors du roman. Je ne songe surtout pas à adresser à notre roman des reproches ou des éloges : je risque-

rais bien de sombrer dans une incurable cyclothymie. Je me rends compte, à l'instant, que votre questionnaire inclut les expressions "littérature canadienne", "roman canadien"... alors que j'aurais le désir de parler d'une littérature québécoise, celle qui (dit non : le doux violeur anglo-saxon pouvant, ici, être joué par Frank Scott) commence à peine à se faire alors que l'autre se défait (le *NOUVEAU REPERTOIRE* devrait, logiquement, constituer le dernier degré de l'insignifiance french-canadian). Littérature québécoise ? En ce sens, je commettrai une impertinence manifeste : je donnerais tout le roman "canadien" pour *LA VILLE INHUMAINE* ou *LE CASSE* qui ne m'apparaissent pas *les* meilleurs ouvrages romanesques, ni *les* mieux écrits, ni... mais ils se situent au plus près de l'Événement dont nous manquons tous. Dois-je ajouter que *LE CASSE* n'est pas "bon" parce qu'il est (ou plutôt parce qu'on le dit) écrit en joulal mais que Renaud choisit le joulal, comme dimension du langage, pour imposer des significations nouvelles, ces dernières importent seules.

GATIEN LAPOINTE :

Tout est difficile dès qu'on y met un peu de conscience. Ce que je demande par-dessus tout au roman, et qui résume le reste, c'est de me mettre en présence d'un grand personnage, entier dans ses faiblesses comme dans sa force, dans ses défauts comme dans ses qualités, et qui s'impose d'emblée, qui continue de vivre, qui continue d'aimer et de souffrir, qui continue de nous condamner ou de nous exalter, une fois le livre fermé; qu'on puisse rencontrer à tout hasard dans la rue (mais notre milieu en a-t-il déjà produit de ces hommes ?); un être d'ici d'abord et si bien d'ici qu'il sera, par le fait même, de partout. Antigone, Hamlet, Hermione, Adolphe, Julien Sorel, Madame Bovary, le Dr Jivago vivent; leur présence ne se discute pas. Ici, on a la pauvre Maria, mais qu'il faut ressusciter de temps en temps et qui n'est même pas à nous. Le romancier québécois doit apprendre à vivre encore beaucoup plus qu'à écrire s'il veut nous donner un roman qui dure, s'il veut nous mettre en présence d'un personnage qui nous pèse et nous mesure de cette façon, qui nous fasse rougir ou qui nous enflamme; un personnage qui nous identifie des pieds à la tête, qui nous prenne en charge comme dit Gaston Miron; un personnage qui nous suit

et nous poursuit sans cesse, qui nous rappelle à nous-mêmes et nous pousse au bout de nous-mêmes; un personnage qui soit un véritable exemple. On se plaint toujours ici d'être des victimes : victimes des curés, victimes des Anglais, victimes de Duplessis, victimes de la neige et toute la lyre; mais qui donc a vécu son état de victime jusqu'au bout, jusqu'au point qu'il en devienne exemplaire ? S'il y avait cinq millions de Québécois qui, par exemple, avaient vraiment besoin d'être politiquement et économiquement indépendants, ils le deviendraient, ils la prendraient leur indépendance, car ces choses ça se prend, ça ne se demande même pas. Si personne n'avait plus besoin des curés, personne n'en parlerait. Si tout le monde voulait apprendre sa langue au lieu de se laisser angliciser parce que ça paie plus (voir le très bel article de Pierre Baillargeon dans LE DEVOIR du 30 octobre dernier) et retrouvait un peu de dignité et un peu d'âme et un peu de courage, il l'apprendrait sa langue. Mais on se plaint sans agir. On accuse les autres pour se donner bonne conscience. Quand tous les Québécois auront une âme et parleront bien leur langue, les Anglais l'apprendront. La langue des affaires deviendra le français. Dieu parlera français au Québec. Les Allemands ont appris à parler français à Paris. Les Romains ont appris à parler grec à Athènes. Mais on pleurniche sans jamais fermer le poing. On reste à mi-chemin et on reste des demi-hommes, c'est-à-dire des demi-morts. Trouver enfin la force de s'émouvoir, de se passionner, de s'illuminer. Avoir le courage d'aller jusqu'au bout. Seul l'extrême révèle et signifie. Seul le sang trouve des mots justes. Un homme (ou un écrivain) c'est une profession de foi.

FERNAND OUELLETTE :

Ses faiblesses ? Il n'a pas le sens de la démesure. Et sans démesure, il n'y a pas d'exploration aux profondeurs, la vie ne nous éclate pas au visage. Notre roman est un miroir fidèle de notre âme collective, là où notre poésie nous propose une métamorphose. Le roman nous projette notre image, le poème nous montre la voie de "l'illumination", de la transmutation; il nous aide à marcher. Le roman nous révèle donc ce que nous sommes, et le poème ce que nous devrions devenir, quand il ne

nous révèle pas notre inconscient. Car je crois que le poème va facilement du passé à l'avenir. Toutefois, il est moins maître du présent.

YVES PREFONTAINE :

Les romans de nos auteurs (ceux que je connais du moins) ne m'intéressent que dans la mesure où ils *nous* expriment dans un langage contemporain. Je n'ai que faire d'un "psychologisme romanesque" dépassé. Je tiens à un langage moderne mais qui ne perde pas de vue l'homme total (contrairement à ce que nous offrent certains aspects du "Nouveau roman"). En ce sens, des romans comme QUELQU'UN POUR M'ECOUTER de Réal Benoit, LE COUTEAU SUR LA TABLE de Jacques Godbout, le flamboyant PROCHAIN EPISODE de Hubert Aquin, LA VILLE INHUMAINE de Girouard, sont pour moi, des bornes fondamentales et porteuses de signes. Le reste (non pas tout le reste, mais vous voyez la *voie* qui me plaît dans notre roman) n'est que littérature...

LIBERTE :

Lisez-vous tous les romans canadiens qui paraissent ?

PAUL CHAMBERLAND :

Contre rémunération, je les lirais tous. Je m'enjoins à en lire la plupart et n'arrive que difficilement à le faire. Est-ce avoué ? En cette lecture, disons que je suis moins gagné par le plaisir que par l'inquiétude; que cette angoisse me concerne et m'importe vitalemment.

GATIEN LAPOINTE :

Je ne lis pas tout, forcément. Je vais plutôt d'instinct à certains écrivains que je peux aimer. Langevin par exemple m'intéresse, Marie-Claire Blais aussi, et quelques autres. Dans la vie comme en littérature, seuls les êtres qui ont le sens du

tragique m'intéressent. Ils ont du poids et, du même coup, du style. (J'ajoute aussi entre parenthèses que les mots que M. Simard met en exergue à ses trucs me plaisent bien; c'est ce même homme qui a dit ce mot étonnant l'autre jour : si on coupait cet arbre devant ma fenêtre, je déménagerais). J'ajoute encore qu'un seul livre d'un écrivain m'intéresse moins que son oeuvre entière. Je veux toute la courbe. Un visage entier. Et quelle oeuvre complète avons-nous ici ? Nelligan et St-Denys Garneau, et ce sont des poètes. Les autres on les regarde pousser : ça monte en graines ou ça tombe au premier coup de vent. Que manque-t-il donc ? Une certaine générosité peut-être. Sûrement. Il nous manque de savoir aimer, d'avoir appris à aimer. Rien de grand n'a été fait sur la terre, je crois, qu'à la lumière et à la chaleur du coeur.

FERNAND OUELLETTE :

Non. Je lis très peu de romans en général. Je suis plus attiré par l'essai. Cependant je lis volontiers les ouvrages des camarades pour savoir ce qu'ils ont dans le ventre. En fait, c'est beaucoup plus l'homme que le romancier qui m'intéresse alors.

YVES PREFONTAINE :

J'avoue ne pas tout lire ce qui paraît. Question de temps. Je vais d'instinct, un peu stupidement peut-être, au "pifomètre" si vous voulez, vers les nouvelles parutions. Je critique les critiques, et je conclus, et je lis, et je me trompe, ou l'on m'éblouit. Voilà tout.

LIBERTE :

Quel est, selon vous, l'avenir du roman canadien ?

PAUL CHAMBERLAND :

L'indépendance du Québec.

1° Je ne dis pas que la condition de peuple indépendant ferait "mieux écrire" nos écrivains.

2° Je ne dis pas que l'indépendance soit la déclaration formelle de souveraineté ni l'appareil diplomatique-pompeux qui, une fois mise en place, pourrait fort bien échoir aux habituels salauds.

Remarque : 90% de mes objecteurs se croiraient forts de m'opposer précisément ces inepties.

X Je dis tout le reste, qui me paraît essentiel : l'indépendance, *en tant qu'accession* à une condition collective assainissante est l'Événement qui, entre autres fonctions, peut devenir le point de référence et la "rampe de lancement" décisif d'un délire romanesque témoignant, l'exhaussant, d'une réalité historique, humaine, incarnée.

GATIEN LAPOINTE :

L'avenir du roman québécois, c'est *EMMANUEL*, quand il aura plusieurs saisons. C'est *MENAUD*, quand on le redécouvrira.

p. 522 C'est celui qui restera debout et qui ira jusqu'au bout de lui-même, celui qui criera le plus fort NON à son destin et à son milieu.

C'est toujours beau un cri.

FERNAND OUELLETTE :

Son avenir est lié à l'évolution de notre conscience collective. Pour nous tous, sans une maîtrise croissante de la langue française, il n'y a pas de lucidité croissante, il n'y a pas d'avenir.

YVES PREFONTAINE :

L'avenir du roman québécois ("canadien?") m'apparaît intimement lié, comme d'ailleurs celui de tous les moyens d'expression ici, à l'avenir même de la société québécoise comme culture globale. Nous avons à choisir entre l'homme debout et le gisant en proie aux derniers spasmes de l'agonie.

A ce niveau, ce qui compte (sauf pour le génie monstrueux que nous n'avons pas encore enfanté et qui peut échapper, dans une certaine mesure, à sa société, à la conjoncture socio-temporelle dans laquelle il s'inscrit), ce n'est plus le choix individuel (moyen, style et contenu) mais l'option collective qui permettra au créateur de s'appuyer sur une culture normale, afin de bondir vers de nouvelles formes, et, s'il le faut, vers de nouveaux dieux.

POST SCRIPTUM : A la suite de sa réponse, fort nuancée comme on aura pu le constater, Gatien Lapointe a voulu ajouter un *post scriptum*, un peu comme s'il regrettrait de s'être laissé prendre au jeu des questions et réponses.

Ces bilans, ces questionnaires, ces enquêtes, tout cela ça ne donnera jamais un bon livre, c'est de la foutaise pour ne pas dire de la m... même ces questions que vous posez, sauf peut-être la première. Le seul fait de les poser c'est avouer et prouver que nous n'avons pas encore de véritables romans. S'il y en avait un, on n'aurait pas à s'interroger de cette façon, il sortirait et il ferait bien le tour du monde. Mais encore une fois (j'écris ce *post-scriptum* quelque temps après ce qui précède) comment créer une grande oeuvre ici ? Je sais que la vraie vie est partout où il y a des hommes, partout où l'on vit — ici comme ailleurs. Mais quel support extérieur avons-nous en dehors du confort et de l'argent que nous prêtent les Américains ? Quelle colère noire peut nous réveiller de cette méchante petite douceur qui nous envahit depuis toujours ? Comment et pourquoi se tenir debout quand on se trouve si bien et depuis si longtemps à genoux ? Pourquoi travailler quand on peut prier ? Et puis quel outil avons-nous, je veux dire quelle langue, pour nous exprimer ? Quelle tradition nous porte ? La vague du milieu de la mer n'arrive pas seule aux rives. Etre un écrivain, être un homme tout court dans ce pays sous-développé, sous-alimenté, sous-peuplé, mutilé dans sa langue, dans son âme, son coeur, son enfance, ses aspirations, sa culture, sa civilisation, habitant un sol qui ne lui appartient même pas, étranger dans sa propre maison, gagnant son pain dans une langue étrangère, en un mot sans visage et sans patrie, c'est un miracle. On est vraiment immortels !